

GREGORJ

UN CORSE MARCHAND BANQUIER

1817-1822

Une conférence faite à CERVIONI

Le 24 avril 1987 par :

ANTOINE MARCHINI

ADECEC 1987

" Furtuna è sfurtuna sò affari di luna "

AVANT PROPOS : AFFAIRES, ETAT, CENTRALISATION : Le cas français

LA " MAGIE DE L'ECRIT "

Les historiens (1) connaissent bien tout le parti qu'ils peuvent tirer de l'étude attentive des correspondances marchandes pour dégager les pratiques d'affaires, décrire les moyens de paiement et leur fonction, observer le rôle de la monnaie, s'introduire dans certains secrets des relations entre commerçants ou banquiers. Les lettres révèlent les interventions sur les marchés, la définition sans cesse reconduite des termes de l'appropriation des moyens de production : elles expriment surtout et accompagnent cette " magie de l'écrit " dont parle José Gentil Da Silva (2).

Que de gestes, de gloires, de spéculations, d'incertitudes et de misères, nous sont contés dans ce qui sans doute demeure l'une des plus belles pages de l'historiographie récente. Ce sont des horizons américains, des galions d'or, des épices des bouts du monde et des villes - Venise, Lisbonne, Anvers, Gênes, Amsterdam enfin - et puis des foires, ces villes éphémères évoquées par Fernand Braudel (3), - celles de Champagne, puis de Genève, de Lyon, de Plaisance, celles de " Bisenzone ", autant dire Génoises portées spécialement sur les changes avec les Lyonnais (4) - des flux et des reflux de numéraire : de l'or et de l'argent encore et toujours venus d'un fabuleux Eldorado construit par les Conquistadores sur la sueur, le sang et la mort des mineurs de Potosi ou des esclaves noirs du Popayan (5).

Encore résonnent des noms, de marchands banquiers, d'hommes d'affaires, de financiers ; les Ruis Embito à Medina del Campo, les Rodriguez d'Evora à Lisbonne, ou les Génois - des Grimaldi, Spinola, Doria, Centurione. Lomellini, Pallavicini (6), pour n'en évoquer que quelques-uns.

Les images se bousculent. Elles témoignent d'un temps où l'Histoire Méditerranéenne rythme celle d'un monde en construction. La Méditerranée, plus que l'Europe, invente l'Amérique qu'on dit Latine. Elle active, sous ses propres contradictions sociales les déplacements des pôles de décision vers le Nord Européen et sur l'Atlantique. Quel prix la civilisation occidentale a-t-elle mis et fait payer aux autres avant que le Corse Paul Valéry ait pu dire au début de notre siècle : " Le temps du monde fini commence " (7) ? Elle est loin alors l'époque où Montaigne écrivait : " Nostre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puis que les Daemons, les Sybilles et nous, avons ingiré cettuy-cy jusqu'asture ?) non moins grand, plain et membru que luy... " (8). Mais des " mécaniques victoires " pour " la négociation des perles et du poivre " marquent les conquêtes où " jamais l'ambition, jamais les inimitiez publiques ne pousseront les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilitiez et calamitez si misérables " (9).

Violences, agressions, mettent en jeu, et naissent, des relations, des échanges entre pays, entre nations, entre groupes, entre les êtres plutôt pour les marchandises, et les produits et l'exploitation du travail, que pour les sentiments.

Ces images s'ordonnent néanmoins dans des cycles séculaires (10) coupés en phases de croissance et de

repli : souvenons nous des points de retournement - 1350 ; 1650 ; 1817 (11) ; 1974 -. Ils expriment le développement de la division du travail, ses pressions et ses mouvements, les changements de centre de l'économie, plus particulièrement la succession des économies-monde (12).

Précisément, ces transitions imposent à chaque fois d'inventer des ordres qui satisfassent les groupes dominants et dont s'accommodent les autres. " les gens du marché " (13), travailleurs donc consommateurs. Créé sur le dos des producteurs, l'argent vit sa vie, gagne son autonomie propre des circuits sans cesse renouvelés ou renforcés. Les hommes de finance mettent en œuvre, inventent des techniques autour de la monnaie, des changes, dont la finalité se trouve dans la défense et la promotion des patrimoines (14). Toujours, " les activités se développent plus vite qu'elle ne sont réglementées " comme nous le dit si bien un article récent : " la pratique précède la théorie " (15). Cela vaut pour les XII^e et XIII^e siècles, pour le XV^e et le XVI^e, pour le XVII^e et le XIX^e.

LE " MODELE DE L'ETAT "

L'Etat possède, ou s'attribue, la fonction d'organisation et de réglementation sans pour autant qu'il s'affirme autant avec une efficacité égale suivant les conditions historiques et les systèmes sociaux. La sociologie de l'Etat à laquelle il manque souvent une perspective historique, illustre la variété des scénarii lorsqu'elle évoque la notion d' " Etat au pluriel " (16). En effet, pour s'en tenir aux sociétés occidentales contemporaines, comment mettre sur le même plan la sous-étatisme britannique, la spécificité américaine ignorant la centralisation des pouvoirs. La Prusse dont l'Etat échoue son autonomisation par rapport à la société civile, tout comme l'Espagne ou l'Italie dont l'action du " sottogoverno " et l'influence du clientélisme montrent l'association étroite de l'Etat et de la société civile ? Comment les identifier à l'Etat Français, à vrai dire " le modèle de l'Etat " (17) ?

La France se trouve précocement entraînée dans la construction d'un Etat centralisateur. Les étapes de l'autonomisation de l'Etat par rapport à la société fournissent l'un des éléments pertinents de l'analyse et de la dynamique, aussi bien extérieure qu'intérieure, de cette histoire. Les spécialistes retiennent tout particulièrement les époques charnières : - l'avènement d'une monarchie absolue au temps de la Renaissance ; - l'achèvement rapide de la centralisation après la Révolution, le Consulat et l'Empire (18). Isoler ces étapes, c'est oublier que le processus de centralisation marche toujours ; c'est peut-être aussi vouloir privilégier certains aspects de la formation de l'Etat plutôt que d'autres. A ce propos, la thèse d'Immanuel Wallerstein qui fait de l'Etat l'aboutissement politique du développement du capitalisme marchand (19) se trouve corrigée par Bertrand Badie et Pierre Birnbaum pour lesquels il sert de réponse dans certaines sociétés ayant du mal à dépasser les crises de leur formation sociale. C'est le cas de l'Etat Français. Celui-ci fonctionne plus précisément sur ce modèle, servant plutôt à réduire les contradictions entre les " étages " de la société dont les activités économiques n'évoluent pas à l'unisson. Aussi se renforce-t-il sans cesse et se condamne-t-il à un interventionnisme accru (20).

Mais ces versions demeurent encore incomplètes si nous ne faisons pas référence aux dynamiques qui au moins depuis le Moyen Age fondent, développement, entraînent à l'intérieur d'un système d'Etats, et dans l'interaction, le renforcement et l'autonomisation des Etats nationaux (21). L'aspect est peu souligné ; l'Etat se forme dans un processus dialectique mettant en cause aussi bien la zone dominée intérieure que les espaces extérieurs aux frontières. Il se développe parce que d'autres se développent.

Faire la biologie de l'Etat, c'est voir qu'il cherche à absorber des espaces eux-mêmes constitués sur des formes étatiques ou pré-étatiques, ou vivant en autonomie. Ceux-ci deviennent alors des périphéries à l'intérieur de zones dites nationales. Considérons le comportement de la monarchie française.

Généralement, l'acquisition définitive d'une province s'accompagne de son accession au statut de " Pays Etat ". Après quoi, le pouvoir royal n'a de cesse de réduire les prérogatives de ces " Etats ". Ainsi, à partir

de 1648, la France renforce très nettement ses marques orientales et méditerranéennes avec l'absorption définitive de l'Artois et du Hainaut (1659), de l'Alsace et de la Lorraine, de la Savoie, du Comté de Nice, de la Catalogne et de la Corse (1769). Mais, la carte des gains spatiaux ne correspond pas nécessairement à la géopolitique interne ; certaines régions récemment acquises perdent rapidement leur autonomie politique, d'autres gardent tant bien que mal leurs prérogatives alors qu'elles appartiennent au Royaume depuis plus longtemps. Voilà pourquoi les " Etats " subsistant au XVIII^e siècle suivent une autre géographie que celle du renforcement oriental. La Bretagne, le Pays Basque, les zones pyrénéennes, le Languedoc et la Provence demeurent pays d'Etat.

La tension imposée par le centre parisien à ces " Etats " finit par les subordonner malgré la qualité d'ensemble des gestions locales (22) ; progressivement ils rentrent dans le droit commun et ce en dépit des Turgot ou Mirabeau qui revendiquent une autonomie plus large aux provinces. La redistribution des pouvoirs sous la Révolution, n'est que passagère : avec la Convention, les tendances centralisatrices dessinées sous la monarchie s'affirment à nouveau.

Certes, ces régions offrent rarement des points communs et s'accordent au royaume de façon diverses. Mais dans tous les cas, elles perdent leur ordre propre. La situation Bretonne est là pour montrer comment la progressive domination politique de Paris finit par désorganiser les échanges avec l'Angleterre, c'est à dire la base de l'économie locale. La Corse quand à elle donne l'exemple d'un Etat en formation avalé par un Etat en expansion.

Au cours du XVIII^e siècle, la Corse crée les capacités d'une indépendance à travers un mouvement de centralisation locale (23). A partir de 1770 commence un processus de périphérisation doublé et accéléré par la centralisation en marche de l'Etat Français. Cette époque se caractérise donc par le choc d'histoires fonctionnant sur des modalités différentes, des temps de sociétés qui s'affirment et s'opposent.

Néanmoins, ces orientations centralisatrices suscitent des réactions locales, des arrangements régionaux, des sortes d'accommodements du rapport de forces avec le centre, auxquels participent les notables, ce qui fait dire à Fernand Braudel que la France des années 1750 se caractérise tout à la fois par " la progression de l'autorité monarchique " et par " le renforcement de la spécificité provinciale " (24). Les ouvrages les plus récents, les événements aussi, nous apprennent combien l'idéal de la " Grande nation " rencontre de résistances au XIX^e siècle et, encore et toujours, au XX^e siècle. Il prend des allures de mythe à fonction politique. Rappelons les cartes d'Emmanuel Todd et d'Hervé Le Bras (25). Elles exposent la diversité anthropologique de la France ; la France n'est pas une " nation ethnique " disent-ils (26) : s'agit-il dès lors d'une " nation politique " ? La diversité culturelle, ethnique, vient s'abriter derrière la religion, soit derrière la famille, ou les deux à la fois. La famille complexe, le catholicisme s'opposent au centralisme parisien lequel ne s'appuie ni sur les solidarités familiales, ni sur la foi catholique (27). L'histoire contemporaine se fixe en grande partie sur l'opposition entre la prétention centralisatrice et les résistances locales.

LE " CHANGE VERTICAL " : UN CHOIX

Bref, cette présentation ne veut point régler les questions concernant la théorie de l'Etat et son histoire. Nous avons débuté par l'évocation des marchands et des trafics commerciaux pour mieux souligner le lien existant entre économie et politique dans le processus de centralisation. Retenons, en effet, l'interdépendance des étages, des secteurs ; retenons surtout l'exigence d'ordre d'organisation des sociétés qui passe par un lien étroit entre monnaie, impôt, crédit, Etat. Cela vaut depuis l'apparition des premières formes étatiques dans l'Antiquité (28). C'est une constante historique encore brillamment exprimée par l'une des seules thèses simple outil dans les techniques d'échanges, mais avançant la notion de monnaie comme instrument politique (29). Nous tenons là une histoire de la " centralisation " dans ses aspects

monétaires et financiers directement commandés par l'Etat et à son service. Pour José Gentil Da Silva : " la centralisation se fait par l'afflux vers les banques et la transformation en capital-argent de prêt des fonds de réserve (sous forme de paiements des producteurs et des marchands, " des dépôts des capitalistes financiers qui leur laissent le soin de le prêter et " enfin des revenus " (30). Pour le cas français, le choix précoce par les pouvoirs politiques du " change vertical " éclaire la dynamique de " centralisation ", la négation des particularismes, celle des productions locales, l'exploitation des salariés et du travail, la dépréciation monétaire (31). Dès avant le XV^e siècle, la politique monétaire du royaume s'oriente sur l'adoption et l'utilisation du " change vertical ". L'Etat se dresse contre les marchands justement parce que " la conception royale et centralisatrice de la monnaie et du change s'opposait à celle que pouvaient définir les banquiers et les marchands... " (32). C'est en particulier cette option qui " épuise le travail " (alors que celle du " change horizontal " anime l'économie) (33), qui en dit long sur le caractère de l'Etat Français moderne dont la puissance nouvelle au XVI^e siècle s'affirme par une gourmandise accrue. Passée à la monarchie absolue, il choisit le " change vertical " activé aux foires de Lyon (34). Cette direction se fait dans le sens de la " stabilisation du statu-quo " socio-politique au contraire de l'Angleterre lancée dans un changement capitaliste débouchant sur la " sous-étatisation britannique. "

Ces orientations perdurent. La Révolution ne s'occupe pas trop des réalités monétaire (35) mises en place par la " centralisation " préalable même si au XVIII^e siècle Paris supplant Lyon. Au XIX^e siècle, le " change vertical " reste en place, sous d'autres formules, comme le reconnaît Fernand Braudel qui le qualifie de " forme de pompage de l'épargne " (36). L'Etat, premier consommateur d'argent emprunte et réactive à son profit ces méthodes en cherchant à rembourser le plus mal possible.

La situation dévoilée pour la Corse au début du XIX^e siècle révèle les mécanismes de captation des ressources locales. L'exemple limite offert par une zone récemment intégrée à l'Etat favorise l'observation du processus d'absorption par le centre parisien et de domination. Les lettres marchandes étudiées ici permettent d'analyser de quelle manière s'opère la " centralisation ". Après les armes, l'intégration des élites, s'organise l'ancrage sur Paris par l'intermédiaire des circuits d'affaires.

INTRODUCTION

LA CORRESPONDANCE DE GREGORJ COMME TEMOIGNAGE SUR UN MOMENT DE LA " CENTRALISATION " (1817-1822)

En découvrant un registre de la " correspondance au départ " rédigé entre le mois d'octobre 1817 et le mois d'août 1822 par Gregorj. Un homme d'affaires de Bastia, nous étions loin de nous douter vers quels horizons géographiques, économiques et politiques il nous conduisait.

Ce document répertorie quelques 1700 lettres écrites quotidiennement. Pour chacune nous possédons le nom du destinataire, parfois sa fonction, sa localisation, et la date d'expédition. La gamme des sujets abordés dans chaque lettre apparaît très large : de l'anecdote à l'exposé d'une opération. Leur étendue varie et ces variations sont sujets d'analyse parce qu'elles signalent des relations privilégiées. Nous trouvons les correspondants, les affaires, les transactions, les paiements, et les modes de paiement. Les jugements, les appréciations sur la situation des marchés succèdent, dessinant les motivations des choix.

D'emblée, trois points ont retenu notre attention :

I. Tout d'abord, cette documentation restitue la pratique du représentant d'une des principales maisons de

Bastia. En effet, Gregorj côtoie les frères Lota, les frères Campana, Augustin Castellini, Louis Cecconi, Louis Berlingeri, et les Santelli, Podesta, et Catoni, pour constituer le groupe fermé et influent des hommes d'argent dominant le principal centre commercial insulaire. Gregorj n'était-t-il pas l'un des représentants des commerçants bastiais à la " Chambre Consultative de manufactures, Fabriques, Arts, et Métiers " ? N'appartenait-t-il pas au groupe privilégié de notables dont les revenus les autorisaient à être électeurs ?

A vrai dire, la lecture superficielle de cette littérature situe exactement la fonction du personnage. Aux activités de commerce il adjoignait celles de banquier. Cette dualité le rangeait dans la catégorie répandue alors des marchands-banquiers. Cette première découverte nous le situe aussi parmi les " perdants " possibles à plus ou moins long terme : le début du siècle accélère la division du travail, en ce domaine comme dans les autres. Le personnage du banquier dégage des activités commerciales connaît une rapide promotion (37).

II. Un autre point d'intérêt provient du témoignage porté sur l'époque de la Restauration, période où l'Etat Bourgeois se renforce en accélérant la Centralisation politique, financières, économique

Le relevé des destinations de la correspondance montre que Gregorj écrivait surtout à des interlocuteurs Parisiens ou Lyonnais, malgré l'importance des lettres adressées en Italie et en Corse, si bien que nous nous interrogeons : en quoi cette liaison avec Paris au moment où le phénomène de " centralisation " s'accélère, indique-t-elle une insertion plus étroite de la pratique commerciale et bancaire locale au centre des affaires.

III. Le troisième aspect est lié au second. En effet, à travers cette phase dans le processus de " centralisation ", la question se pose de savoir comment cette documentation illustre le monde économique d'insertion de l'Ile dans un ensemble national. Cette question ne peut s'esquiver puisque cela ne fait après tout qu'un demi-siècle que la Corse est rattachée à la France.

Ces trois points nous incitent à mener une analyse systématique et multidimensionnelle de la correspondance de Gregorj (38). Nous livrons ici une étape. Principalement, nous cherchons à souligner l'aspect relationnel et dynamique de ses activités, en tentant de définir le système dans lequel elles évoluent. Car, ses affaires s'insèrent dans un temps et dans un espace, elles s'appuient sur un réseau de relations composé de correspondants privilégiés, des partenaires plus occasionnels et des intervenants exceptionnels. Celui-ci dessine une géographie le menant à Paris, à Marseille, en Provence et en Italie. Ces zones se rapportent elles-mêmes à des formes d'activités, à des types d'interventions toujours spécifiques et néanmoins hiérarchisés. Les opérations de Gregorj se complètent et sont interdépendantes. Une formule de crédit aux agents de l'Etat, les " avances ", lui fournit les fonds nécessaire pour approvisionner ses comptes parisiens. Ceux-ci viennent payer ses transactions marchandes, conclues massivement à la foire de Beaucaire, tenue une fois l'an.

Ces pratiques mises en œuvre entre les hommes d'affaires, leurs échanges qui débouchent à Beaucaire, les circuits dominés par Paris, nous font penser aux vieux circuits en place au moins depuis le Moyen Age. Tout se passe comme si l'affirmation de l'Etat Bourgeois, la " centralisation " accrue, s'opérait par pression sur des cadres et des techniques très anciens caractérisant les vieilles recettes du " change vertical ".

La description de ce système, de cette mécanique, passe par les stades suivants :

- 1 Le temps et l'Espace des Affaires.
- 2 Les Correspondants.

3 Les Affaires et leur Hiérarchie.

4 Le système des Avances.

5 La Foire de Beaucaire et les Moyens de Paiement.

L'ESPACE-TEMPS DES AFFAIRES POUR UN MARCHE NATIONAL EN FORMATION

DES RENDEZ-VOUS OBLIGES

Voyons, d'entrée, les rythmes et la géographie de la correspondance. L'étude systématique des lettres, le décompte du nombre mensuel des lettres selon leur destination traduit l'existence à la fois d'un temps et d'un espace des affaires.

Pour 1817-1822, les actes de Gregorj suivent un rythme bien précis. Les premiers mois de l'année (janvier, février, mars, avril) constituent la période d'intense activité, avec une forte hausse du nombre de lettres en mars. Gregorj en envoie de moins en moins à partir d'avril. L'été, ses écrits touchent leur niveau le plus bas. Une reprise se dessine à partir du mois d'août et s'affirme durant l'automne. Ce constat vaut surtout pour la correspondance en France ou vers Italie. Les lettres destinées aux correspondants insulaires suivent un modèle identique tout en enregistrant un ralentissement plus long durant l'été et le début de l'automne.

Cet étranglement de l'été n'est pas dû à une interruption des opérations. Il provient plutôt du fait que Gregorj quitte Bastia pour la foire de Beaucaire. Là-bas il rencontre les individus avec lesquels il correspond habituellement.

Retenons donc que l'homme d'affaires est prisonnier d'un cadre d'évolution très strict, d'une occupation du temps qui se répète : un temps des affaires délimité par des périodes d'intensité des actes, des rendez-vous obligés, des ralentissement aussi.

Nous retrouvons ces cadres dans le rythme annuel comparé des lettres envoyées soit vers la Corse, soit vers ailleurs.

Sur l'ensemble de la période, Gregorj envoie à peine plus d'un tiers de ses lettres vers des interlocuteurs insulaire (35,4%) : 64,6% partent vers d'autres directions.

L'année 1819 représente la seule exception à ce schéma. Les affaires de Corse retiennent alors plus souvent l'homme d'affaire Bastiais plutôt que les affaires à l'extérieur (51,3% du total).

De fait, l'emploi du temps du marchand n'est pas décidé par lui, il ne le maîtrise pas, de même qu'il ne contrôle pas le développement du réseau marchand auquel il appartient bien qu'il pèse particulièrement sur l'ensemble insulaire.

PARIS, LYON, MARSEILLE, ET LIVOURNE

Les circuits d'échanges se défient des découpages et des appartenances politiques. Ils décrivent des espaces propres aux activités de banque et de commerce. Hormis le centre Parisien, Livourne compte autant que Lyon ou Marseille. Autour des pôles sudistes, des sphères régionales fixent les commandes commerciales ou les opérations financières : le Languedoc, la Toscane avec Pise et Florence entourant Livourne, et plus généralement l'Italie du Nord.

Voilà qui révèle une hiérarchie urbaine bien connue, du moins pour la France ; celle-ci étant commandée par la centralisation de l'Etat.

Du point de vue de la quantité, il s'agit essentiellement d'une histoire française. Les liaisons avec l'étranger, ici mettant en cause le commerce extérieur, le " change horizontal " paraissent moins fréquentes. Sur les 1511 documents destinés aux vingt localités les plus citées, 253 (16,7%) partent pour

la péninsule. L'activité de Gregorj témoigne de sa participation, et de celle de la Corse au développement du marché national. Plus particulièrement, ses relations se concentrent dans le Sud et le Sud-Est de la France : Languedoc, Provence, Rhône, sans oublier la Corse. La place de celle-ci (un tiers environ de la correspondance), finalement limitée, confirme que son rayonnement dépasse le cadre local, le situant en tête de la hiérarchie des négociants et banquiers de Corse.

Au total, un rôle se dégage nettement : Paris qui draine une grande part des affaires de Gregorj. Loin derrière pourtant, Livourne, le port Toscan, vieux débouché de la Corse, s'affirme comme un centre important. Et puis Marseille précède les deux " villes " insulaires Corti et Aiacciu, et Lyon. Ensuite, les relations se partagent entre des points corses, Calvi, Sartè, Cervioni ou Bonifaziu, et Toulon, ou encore les villes languedociennes de Bédarieux et de Lodève. Rome, Gênes attirent moins d'opérations mais toujours plus que Florence. Les lieux situent l'orientation des actions, dessinent l'espace des relations : derrière, les hommes et ce qu'ils représentent, importent.

CORTI. SARTE'. CERVIONI : UNE CORSE " INTERIEURE " ?

Nous nous intéressons ici plus particulièrement aux différentes Cartes dessinées annuellement en Corse par la répartition géographique des lettres. Sur le total de la période, ses interlocuteurs privilégiés se retrouvent aussi bien au Nord qu'au Sud de l'île mais toujours dans des milieux urbains ou dans de gros bourgs. Corti vient devant Aiacciu, Calvi, Sartè, Cervioni, Bonifaziu et l'Isularossa. Naturellement cet ordre varie selon les années.

Il s'affirme grâce aux deux premières années (1818 et 1819) où Aiacciu et Sartè se trouvent très sollicités. L'inflation constatée en 1819 provient d'une forte poussée des lettres envoyées à Aiacciu (11 en 1817-1818), 82 en 1819).

Les trois années suivantes sont marquées par un recul des villes du Sud et de Cervioni. A côté de Corti, Calvi et Bonifaziu dans une moindre mesure appartiennent au réseau stable de Gregorj. Cependant, la disparition de tel ou tel point, ou son recul, ne signifient pas forcément une position mineure dans les contacts du Bastiais : nous le verrons pour Sartè.

De manière général. Si nous prenons en compte les endroits qui n'apparaissent que de façon exceptionnelle, nous percevons l'implantation nordiste du marchand-banquier.

Nous voyons bien que Gregorj se trouve à la jointure de deux réseaux marchands. Le premier, régional, met en cause des relations à court rayon des rapports d'inter connaissance entre les partenaires. Le second, national et international, valorise les grands centres des rivages de la Méditerranée du Nord : Livourne et Marseille, la Toscane et la Provence. Il passe par Lyon et termine à Paris. De même que les affaires s'insèrent dans des cadres temporels rigides permettant les relations grâce à un emploi du temps commun, ces deux réseaux (qui n'en font qu'un) ne se développent pas aveuglément. Ils terminent à Paris. Les affaires s'enchaînent les unes aux autres vers un centre. La capitale à elle seule reçoit autant de lettres que Livourne et Marseille : c'est le seul endroit qui progresse régulièrement entre 1818 et 1821.

Ces observations valent pour déterminer les changements en profondeur. Toutes ces informations, analysées superficiellement, militent pour l'idée d'une intégration de l'île à un espace économique national. En effet, les positions italiennes demeurent stables alors que la correspondance vers le continent Français s'accroît. Cela signifie-t-il que l'île tourne progressivement le dos à son passé d'ouverture privilégiée sur la péninsule voisine ? Cela suppose-t-il que la Corse change de partenaire économique, quitte sa zone d'échanges " traditionnelles " ?

Ainsi, la Centralisation ressort de la géographie des relations elle-même. Cependant, derrière les espaces

il faut retrouver les hommes : leur identité et leurs activités. Seulement de cette façon arrivons-nous à marquer les zones de domination du Bastiais, et celles dont il dépend.

LES CORRESPONDANTS : LA DOMINATION DES BANQUIERS

DES PARISIENS, DES TOSCANS, DES CORSES, ET P.F. MARIA FIGARELLA DE MARSEILLE

Des hommes, petits et grands, gens d'affaires ou pas, des villes mais aussi des bourgades et des petits villages, fixent l'attention, les préoccupations, les entreprises et les stratégies du marchand-banquier. Entre le début du mois d'octobre 1817 et la fin du mois d'août 1822, il rédige ou dicte plus de 1700 lettres pour 110 endroits et quelques 430 correspondants.

Un Marseillais, des Parisiens, des Italiens de Livourne et des Corse figurent comme les interlocuteurs privilégiés de Gregorj. En fait, des banquiers (les parisiens), des marchands-banquiers (Figarella, Senn et Ghebard, Gio : Lucca Poggi) et des négociant (Grassi, Vannucci) qui ne dédaignent pas les questions bancaires. Gregorj entretient des rapports étroits avec P.F. Maria Figarella, Corse demeurant à Marseille. Ce dernier reçoit les lettres les plus longues dans lesquelles sont abordés les sujet les plus divers.

Toutefois, là encore, la primauté de Paris apparaît. Car, on peut très bien ajouter les lettres expédiées à Crespin Graffin, à la Compagnie Gros Davillier Odier, à Méjean et à Gibrain : elles traitent de sujets voisins soulignant déjà la supériorité du banquier sur le marchand-banquier.

Mais jusque ici, on parle de tendances d'une somme de décisions, d'habitudes. On appuie volontairement sur les régularités, sur les cadres stables, et peu sur les exceptions, les nouveautés, les dynamismes. C'est une manière de voir. Convenons que notre information est une " prise de vue ", un moment presque, d'une action, de pratiques qui débutent auparavant et se prolongent au-delà. Pas figées, elle évolue selon des rythmes, des progrès, des reculs ou des pauses. Elle se développe dans le temps. De fait, Gregorj ne s'enferme pas dans la routine, dans la répétition, à l'intérieur d'un réseau établi une fois pour toutes.

Toujours, il construit de nouvelles relations qui tracent de nouveaux espaces, ébauchent de nouvelles affaires à moins que ce ne soient les mêmes avec d'autres personnages. De ce point de vue, c'est en 1819, et plutôt durant les mois de mars, avril et mai que le marchand-banquier et Bastia crée le plus de nouveau liens. Les hommes changent plus que la géographie des relations et avec eux, la nature de celle-ci. On distingue la progression de Paris, la stabilité de Livourne, des irrégularités d'amplitudes variées ailleurs : on note l'apparition de Nîmes, de Bastia, de Montpellier, de Calinzana, et leur maintien, bien qu'à une échelle modeste. Ces directions reflètent l'évolution des rapports entre Gregorj et ses correspondants sur ces places sans toutefois les éclairer complètement. Ici, on a étudié les correspondants dans le temps en relevant les relations " durables ", c'est-à-dire celles qui acquièrent une certaine force, ou qui deviennent régulières. On voit que la plupart des nouveaux contacts ne durent pas et que les relations exceptionnelles sont très fréquentes. Cela n'exclut pas la persistance de quelques uns de ces liens qui étendent progressivement le registre des opérations, des affaires et peuvent modifier celui des relations précédentes. Ainsi, tant à Paris qu'à Livourne, des associations, des compagnies s'imposent au dépens des hommes : Crespin Graffin est moins sollicité au profit de Gros Davillier Odier qui fait une première apparition en 1818 (très exactement le 11 décembre 1818) : Senn et Ghebard remplace Gio : Luca Poggi à partir de 1820.

LA DUREE DES RELATIONS : CRESPIN ET GREGORJ LA STRUCTURE BANCAIRE EN QUESTION

En étudiant l'histoire d'une relation, nous percevons comment elle évolue au gré des mouvements de la

structure bancaire nationale. Sentiments et affaires ne vont pas forcément de pair. Voyons par exemple les vicissitudes de la correspondance entre Gregorj et Crespin. A ce moment-là, Crespin Graffin se retrouve rétrogradé au rang des personnages les plus secondaires alors qu'il occupait une position dominante en 1817-1818. Ce n'est qu'à partir de 1822 qu'il récupère sa place dans le réseau des liaisons organisées par le Bastiais.

La perturbation de ces rapports se traduit tout d'abord par un effritement de la masse des placements effectués par le Corse chez le Parisien, par l'irrégularité de leurs rythmes. Elle se solde aussi par l'irrégularité de leurs rythmes. Elles se solde aussi par un malentendu croissant entre les deux hommes alimenté par le comportement de Gregorj. Tout en diminuant ses contacts, celui-ci continue selon les techniques habituelles, opérant comme si les relations demeuraient aussi étroites que par le passé. Si bien qu'une " explication " survient rapidement entre les deux partenaires. Crespin Graffin, le premier, interroge Gregorj. Il démontre ainsi toute l'attention qu'il porte à ses affaires de Corse et au niveau de l'intensité de sa correspondance avec le marchand-banquier. En effet, Gregorj rapporte les termes d'une lettre du 9 mai 1820 dans laquelle Graffin lui adresse " un petit reproche " pour " n'avoir pas le bonheur d'être chargé de toutes (ses) affaires, bien qu'il y ait 22 ans que nous sommes liés de correspondance ensemble ". (39).

Crespin Graffin intervient donc dès qu'il s'aperçoit de la diminution de ses affaires insulaires. Il justifie son reproche par l'ancienneté et la fidélité de leur liens. L'utilisation d'un tel argument nous introduit dans le système de valeurs régissant ces liaisons d'affaires. Elles reposent généralement sur des bases stables, et s'enrichissent de la durée. Durée, stabilité, fidélité, entretiennent ce qu'un témoin du temps appellera la " fraternité de crédit ".(40). Des " règles du jeu " existent et commandent des relations qui peuvent être ressenties comme très étroites. Le vocabulaire employé par Gregorj, notamment l'expression " liés de correspondance ensemble ", ne trompe guère sur sa conception des rapports établis avec Crespin Graffin. Mais quant aux raisons profondes du relâchement des liens entre les deux hommes, la réponse du Corse jette un éclairage plus large. Il incrimine la compression du volume de ses propres affaires. Celle-ci provient d'une concurrence plus âpre menée sur place par d'autres " hommes de finance ", des nouveaux venus dans la profession, des " apprentis " pour reprendre l'expression de Gregorj (41). Or, d'après lui, ce mouvement local répercute un renouvellement des intervenants dans le circuit de la banque parisienne. Des capitalistes récemment venus aux activités bancaires mènent une politique agressive, cherchant à rompre les cadres établis des relations d'affaires, notamment en suscitant l'arrivée d'autres interlocuteurs régionaux. Il s'agit ni plus ni moins de créer des réseaux parallèles en offrant des services bancaires à la " clientèle " insulaire potentielle.

Cette documentation nous livre un moment particulier dans l'histoire de la firme Gregorj : les années 181_-1820 marquent une période de dépression relative du rythme des affaires.

Pour retrouver le niveau habituel de ses activités, et faire fonctionner pleinement son propre réseau, Gregorj préfère attendre l'échec de ces entreprises. Il opte pour l'attente plutôt que pour l'action ; ses choix sont donc largement dépendants de son expérience : dans ce cas, il suspecte l'existence de trésoreries fragiles et laisse arriver la " banqueroute " de ses concurrents. Tout ceci en dit long sur l'individu et sur la dimension de son négoce. Voilà un homme rôdé aux variations du terrain et de la conjoncture capable de les contrôler, voire de les anticiper. Cette capacité découle directement de sa propre puissance financière. Dans la situation déprimée des années 1818-1820, l'attente se paie, par l'érosion importante de sa part dans le marché bancaire l'insulaire. Elle est assurée par le potentiel matériel et financier de son propre commerce.

Mais cette analyse demeure superficielle si nous ne confrontons pas l'opinion de Gregorj, sa perception du mouvement de la structure bancaire, son attitude telle qu'il la définit vis à vis de Crespin Graffin, à ses

propres actes. Nous découvrons alors qu'il n'aborde pas la nouvelle situation avec l'indépendance qu'il affiche dans ses écrits. Justement, l'année 1919, dont nous savons qu'elle est marquée par une grande ouverture vers des correspondants inhabituels, se caractérise aussi par un premier recul du rang de Crespin Graffin compensé par la montée d'autres Parisiens : des individus comme Méjean et Gibrain, et surtout des compagnies aussi importantes que la Gros Davilliers Odier (42). Tout ces réajustements, ces créations de relations avec des contacts, jusque la secondaire ou ignorés, montrent que Gregorj n'est pas épargné par la restructuration du secteur bancaire en cours. Il s'y intègre peut-être bien contraint et forcé, car il n'est pas maître du jeu. C'est dans ce sens que nous interprétons la pression exercée par Crespin Graffin sur le marchand-banquier afin d'obtenir l'exclusivité des affaires gérées par celui-ci en Corse. Le Parisien lui-même réagit aux tensions créées sur la place de Paris par ces changements.

Une lettre du 4 novembre 1818 suggère que ses intérêts corses se trouvent largement menacés. Le Bastiais est prêt à céder à Méjean l'exclusivité de ses affaires. Voici des passages éloquentes quant à sa façon de se présenter, quant à sa promptitude à faire table rase des relations passées.

" ... c'est avec une vive satisfaction que j'ai entendu tout ce qui m'a été dit d'avantageux à votre égard je désire bien de former des liaisons d'affaires avec vous(...) votre connaissance m'a mis à même de correspondre avec vous pour des affaires que j'ai journellement depuis longues années à Paris (...). Mr Gibrain Banquier, rue Richelieu nA 69 et Crespin Graffin, rue Vivienne nA 22, ont fait jusqu'ici mes affaires toutes celles qui se présentent par la suite je serai bien aise de pouvoir les faire avec vous j'attends un mot à ce sujet... ".

Gregorj à Méjean (Paris), 4 novembre 1818.

Ces mots soulignent sa préoccupation constante d'étoffer ses réseaux par le " haut " c'est à dire en recherchant des partenaires toujours mieux introduits dans les cercles étroits de la banque et de la finance parisienne.

Voilà un exemple parmi d'autres. Le contenu de ces correspondances dépasse largement l'histoire locale. Il nous laisse découvrir des comportements : les relations bâties à force des comportements n'en deviennent pas moins essentiellement humaines. Il nous renseigne généralement sur la composition et l'évolution dans ces réseaux de relations exprime celle des échanges où argent et marchandises circulent de mains au gré des " affaires " toujours mieux contrôlées par Paris.

La micro-observation des relations avec les Parisiens finit par révéler combien le Bastiais s'adapte à des mouvements créés dans la capitale et répercutés jusqu'à Bastia. Gregorj s'y adapte tant qu'il peut. Si Gregorj domine sur le plan régional, cette domination est très largement fonction du devenir de la structure bancaire nationale qui se décide à Paris essentiellement en fonction de mouvements internationaux.

Dès lors que nous apprend la répartition des affaires dans l'espace et suivant les individus, si la distribution des correspondants dans l'espace ne reflète avec insistance la hiérarchisation du monde des affaires ?

LES AFFAIRES ET LEUR HIERARCHIE : TOUS LES CHEMINS MENENT A PARIS

FAIRE DES PROFITS... SUR LES MARCHANDISES, SUR LA PRODUCTION, SUR LE TRAVAIL ET SUR LES HOMMES.

En tant que marchand-banquier, Gregorj ne se spécialise pas dans un type d'affaire particulier. Par

définition, il ajoute, au négoce, la fonction de banquier. Si l'on s'en tient à l'année 1818, on constate que ses activités concernent le recouvrement de créances à la suite d'avances faites à des fonctionnaires, à la retraite ou en activité, et à des ecclésiastiques, qui occupe le plus gros de sa correspondance auprès des banquiers parisiens, Crespin Graffin, Giblain, Méjean, lesquels effectuent pour son compte des encaissements d'effets de commerce, des paiements, des liquidations et ventes de rentes ; à côté, il achète des grains en Corse, à Marseille par Figarella, et à Livourne, du blé d'Odessa, par l'intermédiaire de Gio : Luca Poggi ; il commande aussi des draps chez les fabricants de Lodève ou de Bédarieux comme les frères Julien ou Frédéric Martel, ainsi que des toiles même à Livourne si l'occasion est intéressante. Il fait venir aussi des produits divers, des textiles aux épices, du vin ou des chaussures, depuis Marseille, Gênes ou encore Livourne. Les placements d'argent, souvent à Marseille, le jeu sur les changes par l'expédition de pièces de monnaie, d'or et d'argent, françaises mais plus fréquemment étrangères, animent une grande partie des rapports avec Gio : Luca Poggi.

En gros son action s'exprime par la spéculation sur les produits et que l'argent, par la recherche de positions de monopole, d'effets de domination, toujours porteurs du refus de la concurrence. Sa stratégie consiste à profiter habilement des marchés publics, autrement dit du système de gestion et d'administration régionale mis en place par l'Etat, et dans une certaine mesure, de la dépendance de l'île et de son économie vis-à-vis de celui-ci. A cette époque, l'exploitation des lignes de transport intérieur est adjudgée par l'Etat, tout comme l'approvisionnement des " magasins publics " en blé. Enfin, la présence de troupes, de gendarmes, crée une " demande " permanente d'objets variés, et notamment d'uniformes. Les retards apportés par l'Etat dans les paiements de certains de ses salariés ou retraités créent une ouverture pour un banquier, ce qui arrange les autorités. Gregorj saisit toute ces opportunités et prend une position dominante dans chaque secteur. Pour cela, il s'appuie sur un solide réseau de relations, familiales dans bien des cas. A cet égard l'affaire des transports est exemplaire : il détourne l'interdiction de cumuler les adjudications des lignes en se servant de prête-noms qui s'engagent à sa place.

La Corse est au centre de son action ; à partir de là il peut réaliser d'autres affaires, plus lointaines, faire fructifier le capital. L'origine de ses revenus se trouve dans ses opérations locales qui lui permettent de faire des profits sur les hommes qu'il tient par ses avances, sur les marchandises dont il maîtrise la distribution et les prix, sur la production et le travail, en fin de compte. Il achète les draps dans le Languedoc, aux prix les plus bas, fort de l'importance de ses commandes et jouant sur les concurrences entre les fabricants. A Bastia, les uniformes sont taillés, puis vendus à la Gendarmerie, moyennant des bénéfices substantiels. Pour les grains, il spéculé sur la différence des cours entre Marseille, Livourne et la Corse. En Corse, tout particulièrement, il impose les prix aux producteurs et aux négociants locaux du fait sa maîtrise totale de la Commercialisation. Il règle les cours.

Entre septembre et novembre 1818, lors d'une grande opération d'achat dans le Sud, le Centre et la plaine orientale de l'île, on peut le suivre dans une intervention sur les mercuriales : la manipulation produit des prix de vente supérieurs à ses prix d'achat, demandés au plus bas sous peine d'être " forzato a farne comprare in Livorno ".

L'ARGENT DRAINE EN CORSE FILE VERS LA CAPITALE

En bref, l'analyse des sujets traités dans ses lettres, leur décompte document par document, nous enseigne les éléments suivants concernant la littérature envoyée dans l'île durant l'année 1817-1818.

I. Gregorj s'occupe surtout de récupérer des " certificats ", brevets et procurations de retraités, de fonctionnaires, pour gérer ensuite leur argent. Cette activité de drainage des liquidités des particuliers le mène surtout à discuter avec des Cortenais, Filippini et Stefani. Pour l'année 1818, plus encore pour 1819, ces opérations viennent en tête des sujets traités dans le total des lettres.

II. Avec le Sud (en 1818), il fait des affaires d'achat de grains.

III. A Aiacciu, il négocie surtout avec la préfecture et un certain Delacroix pour obtenir le droit d'avancer l'argent et des reconnaissances officielles de ses avances, Delacroix lui sert d'intermédiaire avec les représentants de l'Etat. Par l'Ajaccien il récupère une partie des sommes avancées. Voyons, grâce à une lettre du 13 juin 1818, la procédure de recouvrement, les modes de paiement et le circuit emprunté par l'argent.

" Vi mando un pacchettu contenente 292 certificati e brevetti di pensionati ecclesiastici e 39 id. di militari ritirati li primi ascendono a franchi 38274 per il semestre del 22 giugno 1818 e di secondi franchi 5257.44 per il 2 so trimestre montanti in tutto 435332.5 (...) che ne procureriti il pagamenoi in tanti cambiali sopra Tolone "

Gregorj à Sr Delacroix, 13 juin 1818

IV. A Cervioni, il discute surtout avec un négociant de Saverio Grassi avec lequel il traite de commandes de denrées agricoles (grains et châtaignes) ou de produits manufacturés. Grassi intervient aussi dans le jeu des lettres de Change.

IV. A Sartè, se nouent plutôt des relations d'ordre affectif avec le signore Pietri, son parrain. Là il recherche surtout des appuis dans certaines interventions et des recommandations.

VI. Ces relations affectives se développent aussi avec Figarella de Marseille (parent par alliance). Celui-ci reçoit les lettres les plus longues. A côtés des considérations sur les marchés insulaires, sur les stratégies de placement de l'argent, sur les marchés des biens manufacturés ou des matières premières, ses lettres témoignent que Figarella est le banquier de Gregorj. Il est son intermédiaire dans tous les paiements concernant le sud de la France.

VII. Avec les provinciaux, il entretient des relations commerciales classiques non dépourvues de heurts ou de surprises. Percevons son agacement à la nouvelle d'un changement de prix dans une commande de draps chez Azaïs de Bédarieux.

" J'ai reçu votre honorée du 21 octobre par laquelle vous me mandez que vous ne pouvez me passer vos draps au dessus de 12F25c. je ne m'attendais pas à un pareil renchérissement depuis la foire de Beaucaire. Cependant comme l'espère que la qualité en sera meilleure je les accepterai à ce prix. Il faut que vous fassiez bien attention que la nuance en soit la même, et qu'ils soient les plus corsés et bon lainage. Comme je serais très pressé d'en avoir il faudra m'en faire pour à présent une balle de 10 pièces que vous m'enverrez à l'adresse de Mr Figarella, Rue Paradis, nA 151, à Marseille.

Après que j'aurai reçu cette balle et que j'en aurai trouvé la qualité de sa fabrication je vous enverrai l'ordre de m'expédier la partie dont j'aurai besoin... "

Gregorj à Azaïs (Bédarieux), 4 novembre 1818.

VIII. Avec les parisiens, il n'opère exclusivement que des paiements et des négociations de créances.

Le décompte des sujets traités donne donc la hiérarchie, l'échelle des activités et comment elles s'imbriquent. Cette hiérarchisation des fonctions décrit une division du travail bancaire et commercial qui une fois encore place Paris au centre puisque l'argent drainé chez les Corses file vers la capitale. Cela est particulièrement perceptible dans la reconstitution du système des avances.

LES " AVANCES " AU CŒUR DU SYSTEME

A PARIS, REGLER LES CREANCES SUR L'ETAT

Les " avances " sont-elles au centre du circuit? Ici, nous touchons la forme proprement bancaire de la

maison Gregorj. Il effectue des affaires de banque et de commissions. Ces dernières correspondent, en général, à des démarches de particuliers pour régler des créances sur l'Etat, après des traitements restés incomplets. Les achats de créances, les négociations de titres de rente, les ventes et liquidation de créances, de reconnaissances, caractérisent le travail quotidien du banquier. Les banquiers parisiens, sont les agents de ces transactions qui ne sont pas indifférentes au cours de la Bourse. Parmi ces créances, la majorité des sommes est représentée par les " avances " de Gregorj sur les retraites, les pensions et les salaires des militaires, des magistrats, et, aussi, des ecclésiastiques. Ces avances peuvent porter que plusieurs années. Il n'est pas rare de trouver en 1818, des règlements d'arriérés de 1814. Il produit des créances auprès des ministères intéressés par l'entremise de Crespin Graffin en particulier, de Giblain et de Méjean. Ils se chargent de constituer les dossiers de ses débiteurs, et de les " défendre " pour aboutir rapidement. L'argent récupéré est porté sur ses comptes parisiens.

Voyons ainsi les relations entre le banquier bastiais et le parisien Crespin Graffin qui figure en seconde position des partenaires habituels du Corse.

En quinze mois, le solde total, largement positif (59.135,89Frs), témoigne que le flux des créances vers Paris constitue une source de revenus régulière et importante. Portés à son crédit, ces titres équivalent à plus de 104.477, 36Frs. Les paiements qu'il effectue en utilisant ce compte totalisent moins de la moitié des sommes dont il se trouve accrédité.

Les mois de décembre correspondent à des périodes de pointe, bien qu'en 1818, l'accumulation de valeurs prenne une tournure plus spectaculaire avec une forte entrée de créance (crédit) associée à une faible sortie d'argent (+33.609,93Frs en décembre 1818). Les maxima positifs se situent donc en décembre 1817, en mars 1818 en mai 1818 et en décembre de la même année.

Le solde devient déficitaire en janvier 1818, en avril et en août. La chute des entrées la plus importante se produit au sortir de la Foire de Beaucaire, au moment où les comptes de Gregorj sont lourdement déséquilibrés par ses achats effectués durant la foire. La reprise suivante, entre novembre et décembre, apparaît donc comme une période de rééquilibrage après une époque gravement menacée par des " mandats tirés à vue " dont le règlement n'intervient pas automatiquement après l'opération, mais parfois bien plus tard, compromettant ainsi la " santé " du compte pendant un moment plus long.

Les " avances " assurent donc au banquier bastiais une marge bénéficiaire dans ses comptes avec Crespin Graffin. Quel que soit son intérêt, et nous savons que le crédit se paie et que les négociations se déroulaient au cours les plus avantageux, il apparaît que l'argent qu'il retire de ses affaires parisiennes paie ses opérations marchandes, lesquelles procurent la part majoritaire du débit de son compte. La banque alimente le négoce. De surcroît, c'est une manière de faire crédit à l'Etat plutôt qu'aux particuliers. Il cherche systématiquement à " recycler " l'argent obtenu par ses avances. Les sommes ne dorment pas, il les active, les valorise, les transforme en capital. Tout en se réservant une prime sur les prêts aux individus, il s'octroie le droit de faire " remonter " ces masses de salaires, de retraites, de pensions vers le " haut " du système financier. Cette démarche revient à accumuler les intérêts. Non seulement l'argent touché par les individus ne correspond pas totalement à leur dû (ils paient le crédit), mais encore, payés en monnaie courante. Leurs avoirs se déprécient de fait. C'est bien une forme du change vertical. Et, l'Etat demandeur crée les conditions de développement de ce système. Car en dernier ressort il impose les règles du jeu.

DES DEPENDANCES QUAND MEME

Il est possible de suivre le cheminement de ces " créances " à travers l'exemple de 292 certificats et brevets de pensions ecclésiastiques et de 39 appartenant à des militaires en retraite. Gregorj l'expose dans une lettre au Signore Delacroix d'Aiacciu (13 juin 1818). Le tout équivaut à environ 50.000Frs. Il s'agit

du décompte d'avances faites aux curés du département sur " leurs traitements arriérés 1813-1814 " (23 septembre 1818). Ce cas révèle tout à la fois la dépendance du banquier lui-même, et son comportement de spéculateur.

Activant les dépendances par l'endettement des particuliers, Gregorj se trouve lui aussi lié par les obstructions de l'Etat dont les carences expliquent le rôle de prêteur du marchand-banquier et qui tarde ensuite à reconnaître sa propre dette en multipliant les obstacles techniques. Gregorj rencontre des difficultés dans la récupération des sommes qui lui sont dues. Cette dépendance s'accroît encore face aux banquiers, qui le représentent à Paris, au besoin rencontrent les gens du ministère, et négocient à leur guise les titres de créances. Dans ce cas-là, l'homme d'affaire bastiais s'adresse d'abord à Crespin Graffin pour régler le différent l'opposant à l'administration. Peu satisfait des services de ce dernier, il se retourne vers Méjean. Celui-ci prend en charge la négociation de la créance arriérée. Mais après avoir approvisionné l'un de ses comptes parisiens, il s'octroie le droit de décider du moment de la vente en fonction des cours des rentes et reconnaissances. Ainsi ces 50.000Frs demeurent " gelés " encore à la date du 25 novembre 1818, à cause de la baisse des cours.

Gregorj draine donc l'argent des particuliers vers Paris. Ces opérations, toujours bénéficiaires, n'impliquent pas pour autant une marge de décision très large pour l'homme d'affaires. En effet, nous le découvrons intégré à un réseau dont les commandes lui échappent. A Paris, se situent les vrais décideurs : l'Etat, les Banquiers, la Bourse. Avec Gregorj, nous tenons une figure traditionnelle du monde de l'argent et du commerce, un de ces " rabatteurs " peuplant les chroniques de la banque et des changes au moins depuis la fin du Moyen Age (43). Personnage finalement secondaire, son rayonnement régional n'arrive pas à contre-balancer les pesanteurs d'un système national toujours plus contraignant.

PAIEMENTS ET MOYENS DE PAIEMENTS AUTOUR DE LA FOIRE DE BEUCAIRE : UN MONDE MEDIEVAL ?

DES " RELATIONS DE COMPTES "

Les paiements, quotidiens, ponctuent les " liaisons d'affaires " selon le mot de Gregorj. Les moyens utilisés dépendent du genre d'opérations, de leur géographie et aussi de la nature des rapports, suivis ou exceptionnels qui unissent les participants. Une transaction isolée amène un règlement immédiat. Au contraire, quand les liens se poursuivent, les rôles changent, et les manières de payer aussi. Avec la durée, s'établissent des " relations de comptes " comme disent les juristes (44).

Alors, chacun ouvre un compte chez l'autre, et oscille entre crédit et débit : tour à tour créancier et débiteur face à d'autres créanciers et d'autres débiteur. La foire de Beaucaire règle le tout, la confiance aussi.

La lettre de change est l'instrument le plus courant. A côté, très fréquents, des ordres de paiements, " mandats " ou " bons " payables à vue, les virements de compte à compte, tandis que les paiements en espèces paraissent plus rares. Il est vrai qu'en 1818, Gregorj se plaint de l'excessive rareté de l'argent, " il denaro hè scarsissimo ", alors que la comtesse Cervoni retire 2. 400Frs de ses caisses en argent comptant. Mais à l'automne, il propose du numéraire au " Barone " Mariani quand il veut lui payer une livraison de blé, au choix avec une lettre de change " a vue " sur lui, en anticipant le règlement sur la livraison.

Les paiements internationaux développent d'autres techniques toujours liées aux différences sur le " change " par l'intermédiaire de ses correspondants de Livourne quand celui-ci n'est pas " crudele " : " Il cambio mi sembra sempre crudele, ed io ho mandato tuttte le mie traite in Francia ma se migliorasse, non mi sarebbe difficile d'averne qualche paccotiglia " (45). Exceptionnellement, il évoque des lettres de

crédit sur Paris et sur Lyon permettant à Gio : Enrico Pensa de se payer sur l'une ou l'autre place pour la vente d'une trentaine de pièces de toile. Mais c'est une solution de remplacement parce qu'il manque de Louis d'Or, seule monnaie capable, à ce moment là, d'affronter le change sans trop de perte : " non volendo soffrire tanta perdita mandandovi delle altre monete " (16 mai 1818) : il demande un délai de 15 jours pour réunir la somme, insistant pour l'obtenir " per non soffrire perdita nel cambio ".

Les relations d'affaires suivies aboutissent à Beaucaire. Nous l'avons vu, des " relations de comptes " unissent la plupart des correspondants réguliers à Gregorj. Il s'ensuit un jeu continu de créances et de dettes réciproques. Crédits et débits se succèdent sur les comptes que le marchand-banquier a ouvert chez ses interlocuteurs. Certes, dans le cas où il n'est qu'acheteur, il a plus de chances d'être débiteur. Aussi, en cours d'année, opère-t-il des transferts pour approvisionner ses propres comptes chez ses correspondants. Cependant un réajustement général s'effectue, une fois l'an, et à la foire de Beaucaire, la foire de la Madeleine, qui débute à la mi-juillet. Là, les dettes se confrontent et s'annulent les unes les autres, complétant la compensation des comptes. Les hommes d'affaires règlent leurs comptes. Gregorj annonce ces entrevues, dès le mois de janvier, à ses correspondants, fabricants, marchand ou marchand-banquiers : les maisons lyonnaises Pelegrin Velau, Mognot Fougasse, Gros Davillier Roman, Tranchard Le Brun, Faure et Cie ; Luette Frères de Paris ; Vassas Cadet de Montpellier ; Calvet de Bédarieux. " Nous réglerons le petit solde que je vous reste devoir " ; je vous ferai le solde de mon compte et en commencerons de nouveaux ", paraissent les formules habituelles.

GREGORJ, A BEAUCAIRE

Toutefois, leurs rencontres consistaient aussi à " faire des affaires ", à passer de nouvelles commandes au vu d'échantillons, à acheter des produits sur place au prix de foire. La réunion est un lieu de transactions et de livraisons de marchandises tout autant que de paiements. C'est une date d'échéance pour les règlements et pour les placements. La période de la foire correspond, par exemple, au terme fixé par Gregorj au marseillais Julliany pour percevoir 17.000Frs à 0,5% d'intérêt par mois, qu'il lui laisse en dépôt au mois de février.

Gregorj laisse des informations très précises sur son activité lors de la foire tenue en juillet 1819. En effet, il détaille ses opérations commerciales et la façon dont il les " couvre " financièrement auprès de ses correspondants de la capitale : Méjean et la compagnie Gros Davillier Odier. Il tire 21 mandats sur le second et 25 sur le premier entre le 8 et le 27 juillet depuis Beaucaire.

En gros, Gregorj s'active au bout d'une semaine de présence à Beaucaire. Jusqu'au 20 juillet les sommes traitées demeurent relativement faibles dans le total de la valeur transférée (19,4% entre le 8 et le 19 juillet) ; le seul 20 juillet Gregorj négocie près du quart de l'ensemble (23,7%). Il y a une accélération de l'activité entre le 20 et le 24 : durant ces quatre journées, plus de la moitié de la valeur totale est transférée vers d'autres marchand ou producteurs (52,4%). C'est donc dans la dernière semaine de la foire que sont prises les décisions d'achats les plus importantes. Cette concentration coïncide pratiquement avec le changement de partenaires parisiens. Entre le 8 et le 21 juillet, tous les mandats sont tirés sur la compagnie Gros Davillier Odier. Les 22, 23, 24 et 25, Gregorj tire sur le compte qu'il détient chez Méjean. A partir du 26 il utilise à nouveau les opportunités laissées par ses avoirs chez Gros Davillier Odier.

Tous ces mandats sont clairement garantis soit par le système de la compensation de comptes, soit par des " reconnaissances de liquidations " dont il dispose chez ses correspondants et négociées par eux au meilleur prix.

A cet égard, la lettre envoyée par Gregorj à Méjean depuis Marseille le 31 juillet 1819 est explicite. Il

explique au banquier parisien comment trois des mandants tirés sur lui à Beaucaire (valeur totale 12.000Frs) à l'ordre de la maison Tabarin de Lyon, compensent une somme égale payée par le bastiais à Mr Le Comte Vignolle, Préfet de l'île, pour le compte de Méjean. Le reste des sommes tirées sur cette banque à Beaucaire (23 mandats de 14.628Frs environ) est couvert par la vente d'une créance de 18.360Frs porté au compte de Gregorj chez Méjean.

Ainsi, à la foire de Beaucaire tous les éléments du système se raccordent ; il s'affirme dans toute sa logique centralisatrice.

Avec cette rencontre, le caractère régional des activités de l'homme d'affaires Corse s'impose. Cette place draine les liquidités et les produits du Sud et du Sud-Est ; les banquiers parisiens sont absents qui attirent l'argent et les paiement en dernière analyse. Ceux-ci activent le système financier. En attirant les liquidités régionale, ils développent la pratique des dépôts, c'est à dire qu'ils assurent leur droit à créer de la monnaie en développant les jeux entre prêts et dépôts.

Mais en définitive le plus étonnant réside dans le maintien pluriséculaire d'un système en vigueur au Moyen Age. La Foire de Beaucaire, vieux centre régional de transaction et de " paiements ", au moins depuis le XIV^e siècle, réunit depuis bien longtemps les marchands des régions du Sud et pour les mêmes raisons qu'au début du XIX^e siècle (46).

CONCLUSION :

DE VIEILLES RECETTES AU SERVICE DE L'ETAT MODERNE ?

Voilà donc comment nous retrouvons tous les éléments participant à l'accentuation de la " Centralisation ", dans une documentation peu portée à les décrire explicitement. C'est l'intérêt du traitement systématique et quantitatif de mettre a nu les structures fortes de l'information.

Gregorj mène ses affaires dans un contexte portant son exclusion inexorable ou dépréciant son action ; il est enfermé dans une logique qui le déplace en douceur vers les compartiments mineurs de l'action bancaire (47). Il active le " change vertical " en essayant d'en retirer quelques profits lesquels sont loin d'égaliser ceux obtenus par les banquiers et les financiers situés au centre du système.

A travers Gregorj, nous situons mieux la position de Bastia et en quoi consiste vraiment son rôle de cité insulaire, son identité urbaine. La ville se place dans des réseaux économiques et financiers qu'elle ne peut commander. Bastia devient un relais de la " Centralisation " qui toujours plus mobilise les potentialités financières régionales. Ce n'est pas un mince avantage que l'analyse de la pratique quotidienne d'un homme d'affaires insulaire. Elle confirme l'existence d'une économie de marché et nous éloigne de l'image d'une île écartée de la monétarisation jusque dans les premières décennies du XX^e siècle. Cela ne se peut pas pour la bonne raison que l'expansion capitaliste prétend saisir un rayon géographique maxima et finit par conduire chaque zone dominée vers une fonction au sein d'un échiquier qui la dépasse. C'est bien la leçon de l'histoire Corse des XIX^e et XX^e siècles de montrer comment une région perd sa production et devient espace de consommation. Cette remarque sur la présence de la monnaie n'épuise certes pas pour autant le problème de l'intensité de sa circulation. Simplement, elle vise à faire éclater les représentations a priori qui tendraient à appliquer à certaines micro-régions les concepts surannés de " l'économie naturelle ". Les affaires, à la ville, définissent les limites de l'entreprise paysanne : elles font pression sur le producteur en lui imposant la concurrence, en traçant, pour tout dire, des rapports de production agissant dans le sens d'une paupérisation continue des producteurs. De ce point de vue la ville apparaît comme un élément générateur de tensions et de déstabilisations.

Mais pour terminer, revenons sur l'objet premier de cet exposé en soulignant à la fois la rapidité de l'alignement sur Paris, et l'ancienneté de ce procédé de " centralisation ". Le premier aspect montre l'efficacité des relations en action, encore plus offensives dans une phase spécifique du développement

historique caractéristique par l'affirmation de l'Etat Bourgeois orienté vers la réalisation de cadres forts et hiérarchisés, meilleurs soutiens des " dynasties bourgeoises " (48). Une forme d'Etat si dépensière qu'il s'ouvrait largement au crédit public. Centralisation bancaire et centralisation politique vont de pair : l'histoire de ce marchand-banquier dont la maison existait déjà à la fin du XVIII^e siècle vient illustrer comment, très tôt après la chute de Ponte Novu, la Corse s'est trouvée attachée au centre Parisien et à l'Etat Français, intégrée à un espace national, par des procédés presque occultes au regard de la sensibilité moyenne des contemporains. De fait l'intégration bancaire et économique précède la culturelle tout en agissant comme accélérateur de celle-là.

Le second aspect, l'ancienneté de ce " procédé " de " Centralisation ", indique une constante de comportement de l'Etat Français, évoquée dans l'avant-propos. Ce qui frappe c'est le vétuste dans le moderne ; plus que création, il y a recréation face à une situation plusieurs fois rencontrée dans l'histoire de France. Ainsi en est-il du personnage présenté ici. Il joue les " rabateurs " à travers les avances faites aux particuliers et le drainage des capitaux locaux vers Paris (création de comptes en banque), cette fonction existe depuis très longtemps (depuis le XIV^e siècles), dans l'organisation bancaire et commerciales françaises et favorise la " centralisation des affaires du pouvoir et des monnaies à Paris " (49). Ainsi en est-il des échéances des paiements, du rendez-vous annuel de Beaucaire. Ils marquent les contraintes dans la durée, dans le temps des affaires enfermées dans des cartes " médiévaux " avec Paris comme lointain " chef d'orchestre ". (51).

NOTES

1. Nous songeons plus particulièrement aux travaux menés dans les années cinquante et au début des années soixante sur les affaires de les gens d'affaires, citons Micheline Baulant, Lettres de Négociants Marseillais : Les Frères Hermites (1570-1612), Paris : Henri Lapeyre, Une Famille Marchand Vénitiens, Paris ; José Gentil Da Silva, Stratégie des Affaires à Lisbonne entre 1595 et 167 - lettres Marchandes des Rodrigues d'Evora et Veiga -, Paris ; du même, Marchandises et Finances-lettres de Lisbonnes - 1563-1578 -, Paris. La liste n'est pas exhaustive, toutes ces recherches et d'autres permirent d'éclairer d'un jour nouveau les mécanismes économiques suscités durant la période moderne par le capitalisme marchand. Avec les autres travaux conduits au centre de Recherches Historiques à Paris, ils amenèrent les grandes thèses, et les synthèses de Fernand Braudel, d'Immanuel Wallerstein, entre autres. Pour le début du XIX^e siècle et le monde des affaires, nous possédons les travaux de Maurice Levy-Leboyer, Les Banques Européennes et l'Industrialisation Internationale dans la première moitié du XIX^e siècle, Paris, 1964 ; et, pour le contexte de la présentation de ce dossier, Louis Bergeron, Banquiers, Négociants, et manufacturiers Parisiens du Directoire à l'Empire, Lille, 1975.

2. José-Gentil Da Silva " De la Modernité du XVI^e siècle au Sévère mais Riche XVII^e : sur les Monnaies Instrument Politiques ", in Etudes d'Histoire Monétaires XII-XIX^e siècles, textes réunis par John Day, Lille, 1984, pp. 400-401.

3. Fernand Braudel, Civilisation Matérielle, Economie et Capitalisme -XV^e-XVII^e siècles- les Jeux de l'Echange, II, Paris, 1979, p. 64.

4. José-Gentil Da Silva, Banque et Crédit en Italie Au XVII^e siècles, Les foires de Change et la Dépréciations Monétaire, I, Paris, 1969.

5. Sur la conquête des Amériques, Ruggiero Romano, Les Mécanismes de la Conquête Coloniale : les Conquistadores, Paris, 1972.

6. Voir les travaux de José-Gentil Da Silva cités ci-dessus.

7. Paul Valery, Regards sur le Monde Actuel.

8. Montaigne, Essais, III, 6.

9. Ibidem.
10. C'est au XIX^e siècle que l'on s'intéressa aux aspects cycliques de l'histoire : voir Clément Juglar (1860).
11. La documentation présentée ici traite d'affaires se déroulant entre octobre 1817 et la fin de 1822 ; nous sommes donc vigilants à l'impact local de ce retournement de l'économie européenne.
12. Sur la notion d'Economie-Monde, voir les travaux d'Immanuel Wallerstein et particulièrement, *The Modern World-System-Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, New York, 1974. Fernand Braudel s'inspire de cette catégorie dans *Civilisation Matérielle...*, III, pp. 11-70.
13. José-Gentil Da Silva, Article Cité.
14. Ibidem.
15. Ibidem, p. 397 et aussi, pp. 413-415.
16. Voir, Ali Kazancigil (sous la direction de -), *l'Etat au pluriel - Perspectives de Sociologie Historiques*, UNESCO, 1985.
17. Pour reprendre l'expression de Bertrand Badie et Pierre Birnbaum, *Sociologie de l'Etat*, Paris, 1982, p. 173 et plus généralement, pp. 173-217.
18. Ibidem, et particulièrement pp. 171-188.
19. Immanuel Wallerstein, Ouvrage Cité ; du même, " Les Etats dans le Vortex Institutionnel de l'Economie-Monde Capitaliste " in Ali Kazancigil, Ouvrage Cité, pp. 167-176 ; du même, *Le Capitalisme Historique*, Paris, 1987.
20. Bertrand Badie, Pierre Birnbaum, Ouvrage Cité.
21. Lire à ce sujet l'article d'Aristide R. Zolberg, " Interaction Stratégiques et Formation des Etats Modernes en France et en Angleterre ", in Ali Kazancigil, Ouvrage Cité, pp. 93-127.
22. Hervé Le Bras, *Les Trois France*, Paris, 1986. pp. 77-97.
23. Sur Pasquale Paoli, Dorothy Carrington, *Corse - Ile de Granit*, Paris 1980 ; du même auteur, *Sources de l'Histoire de la Corse au Public Record Office de Londres*, Ajaccio 1983. Sur l'Indépendance Corse, voir particulièrement le livre de Jean-Baptiste Marchini Pascale Paoli - *Correspondance (1755-1769) : La Corse -Etat, Nations, Histoire-*, Nice, 1985 ; du même, " Familles Paysannes et Formation de l'Etat Corse : Formes Familiales, Stratégies, Engagements au XVIII^e Siècle " Communication au Séminaire sur " Family Forms and Demographic Patterns ", Instituto Gulbenkian de Ciencia, Avril 1985, Lisbonne-Oeiras ; texte repris et développé au III^e colloque d'Histoire et d'Archéologie de Bastia, publié in Actes du colloque, *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse*, N^o 650, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres 1986 ; du même, Pascal Paoli et l'Etat Corse - *Un mouvement de Libération Nationale - ADECEC- Cervioni* 1986. Sur cette question nous n'omettrons pas l'œuvre de Fernand Etori. Citons, Jean-Jacques Rousseau et la Constitution de Corse : la Tentation du Législateur, Thèse, Aix en Provence, 1976 ; et le récent article présenté dans la *Nouvelle Histoire de la Corse*, Editions Privat, 1986.
24. Fernand Braudel, *l'Identité de la France*, I, Paris, 1986, pp. 69-70.
25. Hervé Le Bras, Emmanuel Todd, *L'invention de la France*, Paris, 1981.
26. Ibidem.
27. Hervé Le Bras, ouvrage Cité.
28. Renvoyons au livre de Gabriel Ardant, *Histoire Financière de L'antiquité à nos jours*, Paris, 1976.
29. José-Gentil Da Silva, *Banque en Italie au XVII^e siècles*, Paris, 1969, Tome I, *Les Foires de Change et la Dépréciation Monétaire* ; Tome II, *Sources, et Cours des Changes*.
30. Ibidem, p. 404.
31. L'expression appartient à José-Gentil Da Silva, *Banque et Crédit...* ; par " change verticale ", il faut comprendre un processus des valeurs vers les centres politiques et bancaires, au cours duquel,

systématiquement, les meilleures monnaies (or et argent), haute valeur marchande, l'emportent toujours sur les plus mauvaises. Cela se produit lorsqu'elles se trouvent en situation de change. A valeur légale égale, la valeur commerciale supérieure des premières entraîne leur continuelle réévaluation et leur aspiration vers le " haut ", vers les niveaux les plus élevés de l'activité monétaire, et financière ; les autres privées de " valeur intrinsèque ", menacée de dévaluation, sont rejetées continuellement vers le bas et subissent une dépréciation de fait.. Dans cette procédure, la mauvaise monnaie circule entre les consommateurs, essentiellement salariés ou petits producteurs. Ce système vaut pour les époques caractérisées par la multiplicité des centres d'émissions monétaires, mais joue sous d'autres formes lorsque l'Etat centralise le droit de battre monnaie. Songeons qu'au début du XIXe siècle, la circulation des billets de banque s'effectue dans le sens Province-Paris-Province parce que les billets émis à Paris sont les seuls à bénéficier d'une acceptation nationale, alors que les billets émis par les banques provinciales ne circulent que localement.

32. José-Gentil Da Silva, Banque et Crédit..., p. 459.

33. Ibidem, p. 464 ;

34. Ibidem, pp. 520-521. Cela se fit contre les projets lyonnais, dans les restrictions de leurs libertés, au prix de leur dépendance, cf. Ibidem, p. 667.

35. Ibidem, p. 691.

36. Fernand Braudel, L'Identité de la France, III, pp. 370-371. Celui-ci adopte la formule de José-Gentil Da Silva. Il l'applique aux opérations bancaires de vente au public des titres de sociétés anonymes sous le Second Empire et sous la Troisième République. La même définition vaut pour les diffusions massives de titres dans le cadre des privatisations des années 1986-1987.

37. Ibidem, et aussi Louis Bergeron, Les Capitalistes en France (1780-1914), Paris, 1978 ; et du même, ouvrage cité.

38. A vrai dire nous livrons ici le point d'une recherche en cours. Cette documentation a fait l'objet de deux exposés ; Antoine Marchini " un Marchand-Banquier Corse entre Paris, Beaucaire et l'Italie ", in Economies Méditerranéennes - Equilibres et Intercommunications -, (Actes du Colloque...) Athènes, 1985 ; et encore, " Les Papiers du Marchand-Banquier Gregorj (1817-1822) : un Monde Médiéval pour une Centralisation Bourgeoise ", Communication au IVe Colloque d'Archéologie et d'Histoire, Bastia 1986 (à paraître).

39. Lettre du 7 juin 1820 (réponse).

40. M. Capefigue, Emprunts, Crédit Public, Grands Capitalistes de l'Europe (1814-1852), Paris, 1853, pp. 244-245.

41. Lettre du 7 juin 1820.

42. Par exemple, le nom Odier, plus précisément Antoine Odier, est étroitement rattaché aux cercles de la haute finance parisienne directement impliqués dans les successives Restaurations, après avoir soutenu Bonaparte vers le Consulat, Consulter, Louis Bergeron, Les capitalistes... pp. 164-178.

43. José-Gentil Da Silva, " Au cœur de l'Economie Marchande : Les monnaies et Autres Moyens de paiement et de Crédit ", In Economie Méditerranéennes - Equilibres et Intercommunications, Ouvrage Cité, pp. 262-263.

44. Par exemple, P. Legendre, Les Moyens de Paiement dans le Droit des Affaires, Paris 1966.

45. Lettre à Gio : Enrico Pensa du 18 Février 1818.

46. José-Gentil Da Silva, Banque et Crédit..., pp. 469 et 488. Les foires de Beaucaire sont anciennes. Déjà, au XIVe siècle, elles attirent les bonnes pièces du royaume et les orientent sur Paris ; et p. 717, un témoignage sur la durée de ces réunions fortement engagées dans le " change vertical ". Du XVIIe au XIXe siècle, Beaucaire appartient à " ces centres régionaux des transactions et des paiements " qui " procédaient " ainsi au ramassage du " crédit " et par l'afflux continu des espèces. Cependant Paris était

le lointain chef d'orchestre vers lequel partaient finalement les effets commerciaux... et d'où étaient commandés de plus en plus fermement tous ces mouvements monétaires, financiers et économiques.

47. Cela s'effectue très lentement, imperceptiblement avec des phases de rémissions, des progressions à court terme : la banque de Gregorj dont nous ne connaissons encore que peu de choses, notamment sur ses débuts et sur son contenu juridique, durera jusque dans les années 1930. Pour notre propos, il est symptomatique que sa fin intervienne en pleine crise mondiale : illustration de recentrages périodiques dans la sphère capitaliste et de leur impact dans les zones dites périphériques.

48. Pour reprendre l'expression de Gabriel Ardant, ouvrage Cité, p. 329.

49. José-Gentil Da Silva, " Au cœur de l'Economie Marchande José-Gentil Da Silva, Banque et Credit..., p. 717 (voir citation à la note Ne 47).